

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 1

Artikel: Le rebelle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

roman scandaleux ou sentimental (surtout s'il est illustré), il est à craindre que l'homme de bonne foi, hétérosexuel, sympathisant ou désirant être éclairé sur ce sujet, ne soit découragé à l'avance par l'épaisseur, l'aspect rébarbatif du volume et le style sans anecdotes ni concessions, de Mr. Roditi. Un livre plus mince, d'une présentation plus agréable, une œuvre ayant les mêmes qualités de sérieux et d'information scientifique, mais condensée, allégée, ayant les caractéristiques d'un ouvrage de vulgarisation, atteignant facilement tous les publics, ne rendrait-il pas plus de services à la cause de l'homosexualité ? Cette œuvre reste encore à faire.

R.G.D.

1) Société des Editions Modernes.

Le rebelle

par Daniel

J'avais pris l'habitude, depuis quelques semaines, de franchir la frontière et de fréquenter une magnifique région qui s'étendait non loin de la ville dans laquelle je demeurais.

La présence d'un petit lac, perdu au milieu d'une nature encore sauvage et très peu fréquentée, m'avait séduite.

Profitant de mes vacances, j'y passais la majeure partie de mon temps, partant tôt le matin et ne revenant qu'au crépuscule. Toute la journée, je restais étendu dans l'herbe, en plein soleil, à me faire brunir, jouissant d'un repos absolu et bénéfique. Jamais je n'avais connu pareille tranquillité.

Mes allées et venues, il est vrai, avaient quelque peu intrigué les indigènes qui finirent cependant par ne plus m'accorder d'attention du moment où j'eus répondu à leurs inévitables questions. D'où venais-je ? Que faisais-je dans la vie ? et d'autres banalités dont ils se contentèrent rapidement.

L'un d'eux, pourtant, dès le début, manifesta davantage d'intérêt que les autres à mon égard. Il avait une trentaine d'années. Son teint et la forme de son visage ne laissaient place à aucun doute : c'était un Musulman. Il était venu d'Algérie et travaillait en Europe comme employé de ferme.

J'ai horreur des préjugés raciaux et je traitai ce grand garçon de la même façon que les gens chez lesquels il séjournait.

Ali — c'était son nom — ne se lassait pas de me questionner. Il voulait tout savoir de moi, de ma vie, de mes occupations, de mes goûts. La sympathie qu'il avait su faire naître d'emblée dans mon cœur le servait avantageusement ; et je lui répondais avec la meilleure grâce du monde.

Bribe par bribe je lui livrai l'histoire de mon existence, lui décrivis ma besogne quotidienne, lui parlai de ma passion pour les livres, la musique et la peinture. Il ne perdait aucune de mes paroles et semblait ravi. Dans ses yeux passaient d'étranges lueurs. Je le devinais très proche de moi quoiqu'il ne parlât jamais beaucoup. Il était terriblement méfiant.

— Je n'ai pas votre intelligence ni vos dons, répétait-il souvent comme pour s'excuser. Que voulez-vous que je vous raconte ?

— Racontez-moi quelque chose de vous, l'encourageai-je.

— J'ai terriblement souffert, se bornait-il à ajouter. Mais j'aime à vous entendre parler. Vous savez si bien dire les choses que vous avez vues et vécues.

A plus d'une reprise, je l'invitai à partager mon repas. Nous mangions en silence, étendus dans la prairie, à écouter les milliers d'oiseaux qui habitaient les arbres des environs.

Dois-je confesser que je m'attachais de plus en plus à Ali. Il se hasar-dait parfois à me saisir timidement une main qu'il tenait quelques instants entre les siennes tout en me fixant de ses yeux sombres comme pour deviner mes pensées les plus secrètes. Mais jamais un geste de plus, ni de ma part d'ailleurs.

— Ali, nous sommes devenus de bons amis, lui déclarai-je pourtant un jour que je me sentais particulièrement détendu.

— Quelle joie de vous l'entendre dire, répliqua-t-il aussitôt.

Et l'après-midi que nous passâmes ensemble demeure pour moi un souvenir inoubliable.

Déjà, je formais mille projets. Ali n'avait point de parents et vivait avec deux de ses corréligionnaires dans une chambre plus que modeste. Pourquoi ne l'inviterais-je pas à venir passer de temps en temps un week-end à la maison ? Il y serait dans un cadre sympathique, bien fait pour lui plaire, et sans doute arriverait-il à me traiter avec plus de confiance. Et puis tout me portait à croire qu'Ali avait une nature semblable à la mienne, bien que nous n'ayons pas encore abordé ce sujet. Son amitié m'était devenue indispensable. Rien ne s'opposait à ce qu'elle évoluât en amour véritable et profond. Nos goûts étaient communs, identiques aussi notre sensibilité et les jugements que nous portions sur une foule de problèmes. « Ne serait-ce que sa méfiance que tout serait déjà arrangé » pensais-je souvent.

Mais quelle preuve pourrais-je lui donner de la pureté de mes sentiments et du peu de cas que j'attachais au fait qu'il était Musulman et que sa peau était brune ? Nous avions traité la douloureuse question de la ségrégation raciale et j'avais adopté dans notre discussion une attitude sans équivoque, la seule digne d'un homme civilisé. Toutes les créatures humaines, quelles que soient leur couleur, leurs coutumes et leur religion n'avaient-elles pas droit à une juste place au soleil ?

Serait-ce que sa méfiance ait été communicative, mais il m'arrivait parfois de ressentir à son égard, en dépit des sentiments que je lui portais, une espèce de gêne, de crainte même qui me poussait, par exemple, à ne pas quitter du regard la musette abandonnée sur le sol et qui contenait mon passeport, mon argent, mes clés et autres objets indispensables. Je souffrais d'être en proie à de telles appréhensions, mais il m'était très difficile de m'en débarrasser.

*

Ce jour-là, il faisait un temps magnifique. Rarement, je m'étais connu en tel optimisme. J'avais traversé la frontière plus tôt que de coutume et m'étais installé dans l'herbe semée de fleurs. J'avais apporté de quoi nourrir un régiment. Je savais qu'Ali viendrait me rejoindre et j'avais déjà eu l'occasion de mesurer son appétit. Mon ami était une force de

la nature. Il mangeait comme quatre, ignorait la maladie, montrait un physique sain, solide et admirablement bien proportionné.

Il arriva à l'heure prévue. Je l'attendais non sans une impatience grandissante.

— Quelle joie de vous revoir. Quelle splendide journée, m'écriai-je lorsqu'il s'approcha !

Le repas fut animé. Ali me parla un peu de sa jeunesse. Il aimait son pays.

— Je voudrais vous le faire visiter, me dit-il. Mais en ce moment, nous sommes en guerre.

Sa voix se fit dure et ses yeux, d'un coup, perdirent de leur gaieté.

Le projet valait la peine d'être étudié. En sa compagnie, où donc ne serais-je pas allé ?

J'aimais Ali, par dessus sa méfiance et le malaise que sa présence ne manquait pas de faire naître en mon âme. J'aimais sa jeunesse, sa spontanéité, sa santé morale. Je me plaisais à évoquer tout ce qui nous rapprochait, malgré nos différences de race, de peau et de croyances. L'union avait été réalisée. L'affection l'emportait sur les préjugés ridicules qui, en d'autres circonstances, séparent la majorité des hommes. Car le langage du cœur est le même partout et sous toutes les latitudes. N'étions-nous pas égaux ? Ne partagions-nous pas tous les mêmes problèmes, les mêmes soucis, les mêmes espoirs, le même désir d'être heureux et de vivre en paix ?

— Je suis heureux Ali, le sais-tu ? Et je le suis grâce à toi.

Sans prononcer un seul mot, il s'approcha lentement de moi et posa ses lèvres sur les miennes. Nous nous étendîmes côte à côte sur le gazon. Les oiseaux redoublaient leurs chansons. Le soleil brûlait ma peau devenue presque aussi brune que celle de mon ami. Nous ne nous quittions pas du regard. Ali promenait ses mains sur mon corps et éveillait en ma chair d'exquises sensations.

— Je t'aime, murmurai-je à son oreille.

— Moi aussi, répondit-il.

(A suivre)



Dessin de Mario de Graaf